

Quelques réflexions à propos de l'article de Gérard Donnadiou :
« Les déterminants religieux du développement économique »
Le point de vue de l'anthropologue - ethnologue

Marie-Claude Dupré¹,
anthropologue CNRS

Modélisez, il en restera toujours quelque chose.
Talleyrand

Les anthropologues n'ont pas encore trouvé de société dépourvue de religion ; les archéologues s'accordent même à placer les débuts de l'humanité dans les vestiges d'occupations rituelles, depuis que les éthologues ont reconnu que les primates savaient faire des outils (tous) et transmettre des techniques (chimpanzés de Côte d'Ivoire), qu'ils savaient rire et pratiquer le sexe non reproductif (bonobos de la république démocratique du Congo).

C'est dire combien la relation entre religion et société est multiple autant qu'ancienne. La religion étant intrinsèquement liée à sa transmission, les apprentissages et les croyances qu'elle impose ont, sans aucun doute, des effets très réels dans les conduites sociales et dans le façonnage individuel. Emile Durkheim voyait l'origine de la religion - et la pérennité de son existence- dans l'existence même de la société : "la religion est à la base du lien social", ce que l'anthropologue traduit par "le lien social (tautologie) se formule en termes de religion (jeu sur le mot 'lier')". Après cette constatation globale qui accorde la primauté à la société, on ne pouvait plus qu'observer les effets de la religion dans une réalité sociale fragmentée en divers thèmes ou domaines de recherche : religion et spiritualité, religion et éducation, religion et politique, religion et économie, etc. Le seul rapprochement encore peu exploré, religion et environnement écologique, a pourtant servi de point de départ à l'expansion de l'humanité, selon la théorie de la chasse chamanique, qui nous présente la chasse de nos ancêtres comme une gestion des ressources cygénétiques. Je ne suis pas née au temps des cavernes, mais j'ai assisté, en 1967, au Congo, au rituel précédant une chasse au filet où les hommes imploraient le gibier de se laisser capturer pour subvenir à leurs besoins, affirmant qu'ils ne tueraient que les bêtes nécessaires.

Tout ethnologue conviendra volontiers que la religion façonne des dispositions individuelles, prônant les qualités et vilipendant les défauts. Si on lui pose la question, plus ciblée, d'une amélioration de l'Homo œconomicus que réussirait à faire la religion, notre Homo à nous bien entendu, celui qui produit et commerce selon les canons du libéralisme économique occidental, cela l'embarrasserait à coup sûr. Plus encore si l'homme est défini comme une ressource humaine qui voit son avenir salarié se développer au rythme de sa mobilisation pour la croissance de son entreprise. La question des rapports entre religion et économie est ainsi renouvelée et particularisée : Quelle est la meilleure religion capable d'assurer un tel échange (travail contre numéraire) inscrit dans une mobilisation identitaire mise au service du développement à la manière occidentale ? Il s'agit là d'une définition anthropologique de la dynamique de la culture d'entreprise.

¹ Dernier ouvrage paru : "**Familiarité avec les dieux**" 2001, Presses universitaires de Blaise Pascal, Clermont -Ferrand

Don, échange et développement vus par l'anthropologue

Je commencerai par faire remarquer que l'ethnologie n'a pas pour but d'évaluer les systèmes sociaux à l'aune de l'histoire occidentale, même si cela a été beaucoup pratiqué, puisque l'on parle volontiers d'ethno-botanique, d'ethno-médecine, d'ethno-histoire. Si l'on n'a jamais employé le terme d'ethno-religion, cela n'a pas empêché de dresser une échelle du religieux avec les trois barreaux du monothéisme, du polythéisme et de l'animisme, pour rendre évidente l'élévation graduelle de l'humanité vers le monothéisme. Il s'est trouvé pourtant quelques personnes, dont un élève de 6^e venu voir une exposition sur les religions d'Afrique, pour proposer que les hommes avaient créé les dieux à leur image. Des savants bien plus lettrés que moi ont pu décrire divers panthéons peuplés de dieux -et de déesses- guerriers, amoureux, cocus, jaloux, incestueux, occupés à s'évincer les uns les autres et recevant, à l'occasion, des offrandes données par les hommes.

La clé de voûte de la religion, au-delà des gambades olympiennes, est localisée dans un dialogue, un échange entre un être humain et une divinité dont il accepte l'existence et à qui il attribue la capacité d'influencer le cours de sa vie terrestre (en oubliant que c'est lui qui l'a créée, au départ. J'y reviendrai à propos de la boucle systémique). On a cru la reconnaître dans l'offrande et le sacrifice, gestes par lequel l'homme se prive d'un avantage dans l'espoir d'en acquérir un autre. L'ethnologue se doit ici d'évoquer Marcel Mauss et sa théorie du don et du contre-don comme base fondamentale de la vie sociale. Le sacrifice religieux est-il un don ? L'homme peut-il s'engager envers une divinité, comme il le fait avec ses semblables, dans un échange de plus en plus coûteux et abondant, chaque don incitant, selon les observations de Mauss, à offrir un contre-don encore plus fastueux ? Cet échange ostentatoire conduit rapidement à la ruine de certains participants ; il n'a rien d'une optimisation économique telle l'entend que Homo œconomicus occidentalis. Mes collègues ont repris l'idée de Marcel Mauss en créant une revue MAUSS, acronyme signifiant "Mouvement anti-utilitariste dans les sciences sociales". Leur travail se place résolument à contre-courant de l'utilitarisme en qui ils voient le ressort du système économique occidental actuel.

Revenons au point de départ : dans la gestion chamanique de la chasse, les hommes entraient en relation avec les animaux pour les assurer de leur bonne foi et de la nécessité du prélèvement à faire. C'est ainsi qu'a commencé l'extinction du gros gibier... Y avait-il échange, et de quoi ?, dans ce processus qui ne préfigure en rien les rituels sacrificiels des polythéismes. S'agissant de sacrifices d'animaux, on se souvient d'Ulysse trompant les dieux en ne faisant monter vers eux que l'odeur de la viande et distribuant la bonne chère à ses amis. Où est l'échange ? Dans le culte du Cargo du Pacifique, on construit des imitations de piste d'atterrissage, un simulacre de tour de contrôle pour faire venir les aéronefs pleins de richesses, qui ne viennent pas. Où est l'échange ? De façon plus abstraite, prier un dieu, se comporter d'une certaine façon, détruire quelques éléments de nourriture pour obtenir un bienfait et l'attribuer ensuite à ce dieu, lorsqu'il s'est produit, est-ce un échange ? La conduite, certes, n'est pas imaginaire, il y a eu des gestes faits, des aliments détruits, mais le partenaire n'en demeure pas moins imaginaire ... Le salarié qui "sacrifie" un week-end pour son entreprise traite réellement avec un partenaire réel, même si le don en retour risque d'être nul. Monsieur de Robien a tout dernièrement incité les fonctionnaires à faire de même. Peut-on emporter dans un espace privé des dossiers publics ? Petite question qui ne doit pas nous détourner du sujet de cette réflexion : quelle est la meilleure religion (ou les meilleures) pour assurer le développement économique ?

Qu'est-ce que le développement économique ?

Là, l'ethnologue devient réellement perplexe. Que signifie l'accouplement de ces deux termes et quel rapport a-t-il avec la, ou les, religions ? Le don maussien culmine avec la destruction des objets ostentatoires, ainsi que font (faisaient) les Indiens de la côte Nord-Ouest de l'Amérique du Nord. La chasse chamanique prétend seulement subvenir aux besoins d'un groupe humain. Dans les sociétés que j'ai fréquentées, les richesses accumulées du vivant d'un homme actif étaient dispersées à sa mort, et, si les inégalités sociales étaient fortes, la vie quotidienne était rude pour tous. Leur conception du développement, magnifiée par la maigreur de leur "roi", naviguait au plus près d'une frugalité entretenue par un système politique bi-polaire qui valorisait la simplicité en toutes choses. Ailleurs, dans l'histoire de l'humanité, l'accumulation de richesses était le fait d'une hiérarchie qui s'accommodait plutôt bien de la pauvreté du plus grand nombre. Plus près de nous, dans le temps et dans l'espace, l'Angleterre des "enclosures" a envoyé à la misère et à la mort des milliers de pauvres hères qui subsistaient grâce au libre parcours de leurs bêtes sur des espaces ouverts. Le début de l'ère industrielle occidentale a eu pour base, et non pour effet, la destruction massive d'hommes, de femmes et d'enfants jusque tard dans le XIX^e siècle. Où est la religion dans cette histoire ? Si elle n'est pas exactement l'opium du peuple, ses agents prônent la résignation, font l'éloge de la souffrance, promettent les bonheurs imaginaires de l'au-delà.

On peut sauter d'un coup au début du XXI^e siècle. Sur le continent Africain dont je connais quelques pays directement, et les autres par ouï dire. La population est menacée de forte diminution à cause du Sida pour lequel les médicaments disponibles (qui prolongent une vie et empêchent la transmission de mère à enfant) font défaut. Est-ce affaire de religion ? Quelle religion empêche des médicaments d'être utilisés par des millions de malades ? Quelle religion rendrait ces médicaments disponibles ? Quelle religion a, depuis les indépendances, fait disparaître les dispensaires de village, ruiné les hôpitaux, développé les seules cultures de "rente" qui ruinent les cultures vivrières et détruisent l'environnement, entraînant mécaniquement la baisse continue du prix des matières premières ? Quelle religion a incité les gouvernements des pays en développement, devenus (on comprend pourquoi) les pays les moins avancés -PMA-, à contracter des emprunts aux intérêts pharaoniques ? Quelle religion a conduit les prêteurs à proposer de tels projets de développement ? Quelle religion, pour revenir au Sida, a justifié le procès (perdu grâce à un mouvement d'opinion mondial) fait par les industries pharmaceutiques aux pays africains souhaitant importer les formes génériques, beaucoup moins chères, des indispensables molécules ?

Pour l'anthropologue, le développement économique est un concept historiquement localisé. Il est le fait des pays occidentaux qui ont commencé par sacrifier leur propre population avant d'étendre leur système prédateur à l'ensemble de la planète. Ainsi, aujourd'hui, pour procurer à chacun (occidental) un véhicule individuel et maintenir bas le prix du carburant, le système économique local, devenu dominant et mondialisé, n'hésite pas à fomenter des guerres, des guérillas et des "révolutions" qui ruinent et détruisent les producteurs de pétrole. Irak, Nigeria, Angola, Gabon, Congo, Venezuela. Le pillage guerrier est célébré par l'expansion des bénéfices des groupes pétroliers ... Au passage, c'est la composition chimique de l'atmosphère qui se modifie de façon alarmante, précarisant les équilibres de la biosphère. Pour l'anthropologue, un développement qui en vient, si directement, à paupériser tant de pays et à détruire les conditions de vie pour tous, riches y compris, ne peut s'appeler développement. Il a d'autant plus de difficultés à comprendre que

des religions viendraient justifier ces conséquences. Et une fois ces conséquences connues, entretenir la poursuite de ce comportement prédateur ?

Religion, culture d'entreprise et identité "sectaire"

Les modèles de Max Weber (1864-1920) et d'Ernst Troeltsch (1865-1922) sur l'interaction entre religion et capitalisme semblent apporter un éclairage pertinent sur cette question. Ils étaient amis et collègues, Weber étant juriste et économiste tandis que Troeltsch était théologien et philosophe. C'est dire tout l'intérêt d'une mise en parallèle de leurs travaux qui permettrait de découvrir les liens, sociaux, entre religion et développement économique. En tant qu'ethnologue, je mettrai l'accent sur les divergences qui s'installent entre un modèle, même et surtout s'il a fait ses preuves lors de sa mise en forme, et la réalité que l'utilisateur s'efforce de capturer par la suite.

Max Weber a mis en lumière le lien entre éthique protestante et esprit du capitalisme lors d'un voyage aux Etats-Unis, où il découvrit la réussite matérielle des Puritains. Le livre que chacun lui connaît applique à l'histoire économique occidentale ses observations sur une "secte", un groupe particulier de la mouvance protestante, dont la réussite matérielle reposait sur un processus assez paradoxal : la dénonciation ascétique des dangers de la richesse aboutissait, pour eux, à une obligation religieuse d'enrichissement. Ces mêmes puritains ont d'ailleurs réussi à justifier théologiquement l'extermination des Indiens ... Weber inscrit l'éthique protestante dans une histoire spécifiquement occidentale. Il l'oppose au capitalisme des Juifs, orienté vers la spéculation, oubliant au passage que l'Eglise catholique leur avait dévolu la tâche interdite à ses membres, de faire fructifier le numéraire, de pratiquer l'usure. Weber note bien qu'il s'agissait d'un capitalisme de parias auquel succède le capitalisme "bourgeois" des Protestants, qui furent d'ailleurs traités comme des parias pendant plusieurs décennies par le catholicisme universel. Ces innovations économiques, les protestants sont à l'origine de la rationalité économique, occidentales répétons-le, s'inscrivent dans une suite temporelle faite d'affrontements et de paradoxes. Weber insiste sur le fait que le capitalisme une fois établi abandonne le support de l'ascétisme religieux. Il ne s'agit donc plus du même capitalisme si l'éthique de départ n'y est plus un moteur économique. Vouloir aujourd'hui lier Religion et "développement", c'est réintroduire un lien disparu depuis longtemps dans la culture occidentale. C'est redéfinir l'éthique en l'appliquant aux comportements identitaires de subordonnés tout dévoués à leur maître, déifié en quelque sorte sous l'apparence de l'entreprise capitaliste.

Ernst Troeltsch, qui fut fortement influencé par son collègue Max Weber (et non l'inverse) reste un théologien. Il s'attache à souligner les effets de la religion, le christianisme renouvelé par le protestantisme, sur l'intériorité individuelle de l'occidental. Pour lui, le christianisme, lorsqu'il s'institutionnalise, devient étranger à lui-même, ce qui souligne les effets paradoxaux de la pérennité historique. Une religion qui s'est institutionnalisée a des relations indéniables avec les autres institutions sociales, mais est-ce encore une religion, au sens que lui donne Troeltsch ? Est-il possible de construire un modèle d'interaction entre Religion et Développement économique mondialisé contemporain, sans simplifier énormément la notion même de religion, la première distorsion apportée au modèle étant l'oubli du travail de l'histoire. Il manque toujours une flèche de rétroaction systémique, celle qui rappelle à l'individu que c'est lui qui a créé les dieux, et non l'inverse.

La boucle systémique, quelles rétroactions, entre quels partenaires ?

Toutes les religions ont pour terrain d'application les relations entre les hommes, qu'il est plus facile de faire passer par un Tiers. Avant de susciter des guerres fratricides et les exterminations des païens et des cafres, la religion est une prodigieuse simplification des rapports inter-humains. C'est le dieu des animaux qui sanctionnera le chasseur qui a tué en cachette ; c'est la bienveillance divine qui accorde la réussite matérielle au puritain pieux. Mais il faut être très fort pour arriver à justifier, au nom de la Religion, le pillage du Tiers Monde, la destruction de l'atmosphère et la pollution des eaux, la mort massive de sidéens impécunieux, etc. alors qu'il s'agit des effets bien concrets d'une rationalité économique (calcul du PIB...) appliquée d'abord avec succès par des groupes marginaux dans un espace-temps bien localisé. Cette justification se fait aujourd'hui avec des schémas "systémiques" à quatre pôles qui relient des "choses" aussi disparates que la Nature, la Personne, la Société et Dieu.

Une telle disposition signifie des équivalences implicites entre la personne et Dieu, la nature et la société. Les religions qui n'ont pas créé de Dieu sont exclues du schéma, c'est-à-dire, quel hasard, tous les Tiers-Mondes que la comptabilité de la Banque mondiale fait glisser avec tant d'efficacité vers la catégorie des PMA. Par ailleurs, pour l'anthropologue, la nature n'a pas de point commun avec la société. Nous avons eu des décennies de débats, plus ou moins fumeux, sur les rapports entre Nature et Culture et nous avons toujours conclu à un grand écart entre ces deux composantes de la vie des primates parleurs que nous sommes. L'arrivée de l'Homme sur terre coïncide avec le début d'une exploitation grandissante des ressources naturelles. Leur pillage, de plus en plus techniquement accompli, en vient à fragiliser les régulations et les équilibres "naturels", plus précisément ceux de la biosphère dont nous sommes une simple composante, et dont toutes les Religions, surtout les monothéismes, se sont efforcés de nous séparer. Un tel schéma, s'il répondait à ses buts, placerait la Personne (définition très occidentale de l'être humain) au centre puisqu'il s'agit, au fond, de justifier une certaine emprise d'Homo œconomicus sur son environnement, la Nature et la Société, avec l'appui de Dieu. Notons que Dieu, dans le schéma, vient remplacer la religion. Il n'y a qu'une sorte de religion, celle qui comporte un Dieu, et cela contredit durement le propos mené sur "les déterminants religieux..." Petite note : ni le Confucianisme, ni le Bouddhisme, qui sont des religions, ne sont des monothéismes. En revanche, l'Islam en est un.

Un tel schéma, quadrilobé, avec flèches orientées dans tous les sens, s'accorde seulement avec le développement aujourd'hui défini par l'Occident, comme l'emprise la plus grande possible sur les ressources naturelles et sur les sociétés sans Dieu. Une emprise qui, elle, ne comporte aucune boucle de rétroaction. Or, comme s'en afflige l'ethnologue, dans cette expansion, il vient un moment où les outils économiques construits par des siècles d'interpénétration entre Religion et Société en viennent à rencontrer leurs limites. Le pillage technique des ressources est en mesure de détruire ces mêmes ressources (air, eau, poissons, sols, équilibres biochimiques nécessaires à la vie) et ces humains tout juste bons à fournir des matières premières à bas prix. L'ethnologue note que la définition des chômeurs comme variable d'ajustement correspond aux mêmes limites systémiques de la rationalité économique, et que notre Quart-Monde ressemble fort aux trottoirs de Mumbai.

Ce qui manque, dans les schémas systémiques, c'est cela : les limites spatio-temporelles dans lesquelles leur auteur les inscrit. Il leur manque une histoire, celle de leurs débuts, de leur expansion et de leur déclin quand (et non pas si) ils sortent des limites initiales. Il leur manque aussi leur environnement, avec les effets qui le modifient, inévitablement. Il semble difficile, aujourd'hui, de défendre le bien-fondé d'une emprise sur

la nature qui détruit les ressources naturelles plus vite qu'elles ne peuvent se reconstituer. Les schémas sont dessinés pour visualiser un modèle et rendre plus agile la pensée qui l'utilise. Existe-t-il un schéma systémique qui pourrait prévoir une inversion des données ? Invertir la position de la Personne et de la Nature par exemple, ou celle de Dieu et de la Société, encore que Durkheim l'ait explicitement fait. Weber ne voulait appliquer son modèle qu'aux débuts du capitalisme. Comment le reconnaîtrait-il aujourd'hui ? Dieu, tout comme la rationalité économique, sont des créations de la réflexion humaine et ils répondaient à des périodes assez courtes de l'histoire sociale. La modélisation systémique est là pour aider à pousser la réflexion plus loin et, avec ses flèches de rétroaction négative, faire comprendre les effets "pervers" d'une politique systématique de développement qui surprennent toujours les serviteurs de la rationalité économique.

L'ethnologue ne voit aucun inconvénient à ce que le bouddhisme (Dieu, Bouddha ?) vienne façonner les salariés (la Personne) et contribue ainsi à améliorer le fonctionnement d'une entreprise (la Société, réduite à une de ses composantes en compétition avec les autres ...). C'est le rôle de toute religion de régenter les rapports entre humains. Malgré le pôle Nature placé dans le schéma, l'existence de cette Nature, de notre biosphère, est absente de la réflexion sur les déterminants religieux du développement économique. Normal, puisqu'il s'agit de l'adversaire à vaincre, de la ressource à piller, de la matière "brute" à convertir en stock options.

Je reviens sur ma modeste expérience ethnologique dans des sociétés du monde devenu Tiers et dépourvues de Dieu unique. La transmission des valeurs sociales propres à chaque culture fait l'objet d'une dynamique réfléchie et puissante. Il existe des moments privilégiés de cette transmission, appelées "initiation" par l'ethnologie. Pendant ces jours, mois, semaines, l'impétrant va devoir être confronté à l'inversion du monde qu'il croyait avoir appris à connaître. Il va être mis en situation de ressentir la vanité, le paradoxe, l'infinie contradiction de sa condition humaine. C'est décrit aux observateurs comme un passage laborieux dans un moment de "mort" symbolique et de renaissance. L'adulte qui naît ainsi est protégé -était ?- contre les fossilisations de la pensée, les généralisations hors du cadre originel, les systématisations, paradoxales ou non, d'un modèle présenté comme seul possible. On aimerait que nos savants connaissent de tels moments ...

A propos de la religion, j'ai fait une observation semblable. Ceux qui, après un long apprentissage venu conforter des qualités particulières, sont en mesure de manipuler le sacré et de présenter aux autres les effets d'une relation menée avec succès avec les entités extra-naturelles (et aucunement surnaturelles), ceux là sont les premiers enchantés et surpris de leurs résultats. Ils n'en tirent pas la conviction de l'existence d'un Dieu ; ils constatent que leur intervention sur leurs voisins a été efficace, et bénéfique ; il ne demandent rien en échange. On est loin de la guerre sainte et de l'infaillibilité papale. Leur modèle systémique n'y conduit pas.

Le seul modèle d'interaction réussie entre religion et développement économique serait, en somme et pour le moment, les contrats passés entre les entreprises (certaines entreprises) des Etats-Unis et le gouvernement provisoire irakien.